

« Je n'ai plus de travail depuis mars »: la déprime des Français sans activité depuis 9 mois

TÉMOIGNAGES - Mis brutalement au chômage au début de la crise sanitaire, ils n'ont pas pu travailler depuis. Une situation qui provoque angoisse et questionnements.

Par Wladimir Garcin-Berson

Publié il y a 3 heures



Du jour au lendemain, ces personnes ayant travaillé toute leur vie, courant après les contrats dans des secteurs qu'ils aimaient passionnément se sont retrouvées sans rien. *THOMAS COEX / AFP*

La troisième vague du Covid ? Elle «sera peut-être psychiatrique», alertent des experts. En mars, des milliers de Français travaillant dans des secteurs comme la vie nocturne, l'événementiel, la culture ou le tourisme se sont brutalement retrouvés au chômage technique lorsque des filières entières ont été arrêtées. Ces professionnels, qui enchaînaient les contrats sont désormais embourbés dans une situation financière et personnelle préoccupante.

Leurs témoignages donnent à voir leur détresse et leur combativité. Sans travail depuis neuf mois, ils rongent leur frein en caressant l'espoir d'une reprise encore lointaine. Ces échanges soulignent aussi les effets indirects du Covid et des restrictions prises pour le combattre. Leur impact pernicieux de plus long terme sur le bien-être et la santé mentale des individus inquiète.

Au moment de l'arrêt de leur activité, ces personnes ont toutes ressenti le même choc. Directrice logistique dans l'événementiel, un secteur désormais sinistré, Marie, 37 ans, travaille depuis ses 25 ans comme freelance, un statut qui lui plaît pour sa liberté. «*Je n'ai plus de travail depuis mars*», soupire-t-elle. Elle vit désormais grâce à son chômage et aux sacrifices consentis : elle est retournée vivre chez ses parents pour couper des dépenses.

Moralement, «*c'est très dur*», raconte la trentenaire, qui tient le coup mais ne cache pas «*des coups de mou*» cet été. «*Notre boulot est très humain, sur le terrain. Il faut être accroché, aujourd'hui, je n'ai plus de travail, je n'ai plus mon groupe de gospel, je ne peux plus faire de jiu-jitsu brésilien... Et je ne vois plus les amis que j'avais grâce au travail*», énumère-t-elle. «*Ma vie actuelle n'a plus rien à voir avec ma vie habituelle. C'est hyper déstabilisant*».

Un constat partagé par Isabelle, organisatrice de voyages dans l'industrie du tourisme. À 56 ans, elle qui avait l'habitude de monter des «*tour*» et de s'assurer de leur bon déroulement se retrouve cloîtrée chez elle. La quinquagénaire a perdu brutalement son compagnon depuis 33 ans, - un garçon «*très gentil*», dit-elle avec douceur - mi-avril, pendant le confinement. «*C'était très curieux comme période, c'est comme si le monde s'était arrêté avec son décès*», se souvient-elle, très affectée. «*Mon médecin m'a mise en arrêt de travail. J'ai quand même un revenu, environ vingt-trois euros par jour. Cela me suffit pour vivre*», ajoute-t-elle, des larmes dans la voix.

Tenir, malgré tout

Une expression revient souvent : «*on veut juste travailler*». Certains se sentent aussi coupables d'une situation qui les dépasse. «*C'est la première fois de ma vie qu'on ne m'appelle pas pour travailler. Nous sommes dans une sorte d'immobilisme*», souffle Marie, qui admet ressentir une «*forme de culpabilité*». Cogérant de la société de sécurité événementielle SGPS, Christophe Fève explique que «*beaucoup de [ses] employés sont inquiets et ont du mal à s'en sortir. Moralement, plus ça dure, plus ça descend. Jusqu'ici, on se disait qu'il fallait tenir encore quelques mois. Mais là...*».

Au fil des mois, ces travailleurs s'organisent pour tenir. *«Il faut que je trouve un travail alimentaire»*, explique Marie, qui ne voit pas de reprise dans son domaine avant *«septembre 2021, voire plus»*. Mais quitter, même momentanément, le job de ses rêves n'est pas si facile.

Dans l'événementiel depuis 2002, Virginie s'avoue soulagée : après neuf mois sans rien à se mettre sous la dent, elle a trouvé un petit boulot d'accueil dans une école, donne des cours et fait du babysitting. *«Je suis contente, car je regardais tous les matins les offres d'emploi sur internet. Il n'y a pas que le travail dans la vie, mais en septembre, je pleurais tous les jours, je me demandais ce que j'allais faire de ma vie»*, se souvient-elle. Certains de ses amis se sont reconvertis en manutentionnaires, hôtes de caisse, agents de maintenance. Une situation *«aussi terrible pour le portefeuille que pour le moral»*, résume-t-elle.

Faire corps contre l'adversité

Prenant conscience de la spécificité de leurs métiers, certains ont créé ou renforcé des structures collectives pour les défendre. La sécurité événementielle a pu compter sur l'OPSE pour *«porter ses revendications»* face au gouvernement, explique Christophe Fève. Les Freelances de l'événementiel et la Fmitec (Fédérations des métiers intermittents du tourisme, de l'événementiel et de la culture) sont apparus au cœur du cyclone. Dans l'adversité, la solidarité a joué.

Beaucoup s'appuient sur leurs proches et confrères dans la même situation qu'eux. Christophe Fève prend soin de ses employés : *«nous sommes une petite famille, on s'envoie des messages, je leur explique, une fois par mois, où nous en sommes»*. *«Le problème, c'est l'incertitude. On ne peut en vouloir à personne, mais si on me donnait une date, même éloignée, ce serait mieux. Comme on ne sait pas, on prépare aussi, mais sans horizon précis. On prend la date la plus éloignée, en se disant que si on reprend avant, tant mieux»*, explique le chef d'entreprise, qui sécurise notamment des événements au Stade de France ou des concerts de Live Nation en France.

Le risque d'une «troisième vague psychiatrique»

Perte de lien social, isolement, dépression, perte de confiance en soi, fragilisation des compétences voire reconversion vers d'autres secteurs plus stables... Sur le long terme, cette coupure professionnelle engendre de nombreux risques. *«Comment*

pouvez-vous revenir travailler, avoir des responsabilités, après cela», s'interroge Isabelle. D'autres craignent de perdre les «automatismes» de leur travail, acquis au fil des ans.

Ces inquiétudes n'ont rien d'étonnant, explique Sébastien Hof, psychologue et psychothérapeute à Besançon. *«Le travail est central dans nos vies, notre culture», et il est au cœur de la «construction de notre identité». L'absence de travail, difficile à accepter, «pose le problème de notre identité sociale, puisqu'on se définit tous par lui», et qu'il est central dans la construction de nos vies sociales. Le psychologue alerte sur un risque de «perte de confiance en soi, et sur une perte de lien social, avec un vécu de solitude fort, vecteur de difficultés sur la santé mentale» des individus.*

«La troisième vague sera peut-être psychiatrique», avance le praticien, soulignant que ce second confinement a été plus éprouvant encore que le premier. Sans loisirs, sans musée, sans restaurant, nos vies se sont résumées au travail ; et, pour ceux qui n'en ont pas, au vide. La situation a fait vaciller la santé de nos concitoyens : «il y a eu une explosion des rendez-vous dans nos cabinets, après la bouffée d'oxygène qu'a représenté la période estivale», rapporte Sébastien Hof. «Il faudra voir les effets sur le moral des fêtes de Noël, si particulières cette année. Mais les mois à venir risquent de ne pas être faciles», avertit l'expert.

Dans les entreprises classiques, la situation est moins difficile, tempère la patronne de l'ANDRH, Audrey Richard. *«Nous avons assez peu de salariés qui n'ont pas du tout travaillé depuis mars», explique-t-elle. L'attention des DRH se porte sur les personnes en télétravail ou n'étant toujours pas revenues physiquement sur leur lieu de travail. «Nous avons un peu adapté les règles pour prendre soin des personnes, individuellement, dans des situations de violence ou d'isolement», en leur permettant de revenir ponctuellement sur site. Les responsables RH rapportent également des questionnements existentiels chez les collaborateurs quant au sens de leur métier. Certains s'inquiètent aussi de la survie de leur entreprise et doivent être rassurés sur ce point. Une véritable tendance à la reconversion professionnelle se fait sentir, assure la cheffe de l'ANDRH.*

Les entreprises à la manoeuvre

Les entreprises tentent donc de réagir. Ces derniers mois, les formations des managers pour accompagner les équipes et informer quant à la santé de l'entreprise se sont multipliées, rapporte Audrey Richard. D'autres ont mis en place des *«lignes*

d'écoute psychologiques». D'autres ont mis ce temps à profit pour former des salariés en activité partielle. La médecine du travail et les partenaires sociaux ont aussi été mis à contribution pour apporter des solutions. Il faudra aussi préparer l'avenir, le retour progressif à la normale, à la routine et ses aspects négatifs, comme les transports en commun, note la représentante.

De leur côté, les patrons de petites structures agissent aussi pour rassurer leurs collaborateurs inquiets. Christophe Fève prépare la reprise, d'ici au moins un semestre, et fait tourner ses agents ayant besoin de travailler, moralement comme financièrement, lors des rares événements qu'il a encore. D'autres espèrent transformer cette crise en opportunité. C'est le cas d'Olivier Stroh, le gérant de l'Atrium club & events, à Reims. Arrêtée depuis mars, sa discothèque a pu compter sur sa trésorerie solide et un PGE pris lors du premier confinement pour tenir. En septembre, un nouveau concept, «*le Village de l'Atrium*», lui a aussi permis d'accueillir des clients et de remettre en activité quinze de ses vingt-sept salariés.

Optimiste, Olivier Stroh a fixé à ses équipes un objectif pour les aider à tenir : être prêts pour la rentrée 2021. «*On met à profit un temps que nous n'aurions pas eu normalement*», explique-t-il : il remet donc à plat les aspects commerciaux et artistiques de son activité et cisèle son concept, planche sur sa stratégie et réalise des travaux. Un moyen de rester actif, «*quitte à être fermés*» et, surtout, de préparer des lendemains meilleurs. Car, quand la fête reprendra, ce sera «*à fond les ballons*», veut-il croire.